

l'histoire. Pivert est absolument hostile à tout ça, il faut d'abord construire les murs, les sections et ensuite le toit : l'Internationale. Sur cette question d'organisation nationale et internationale, il y avait une barrière, un fossé entre eux et nous. L'accord pouvait se faire sur des bases tactiques. Mais il n'y avait pas de théorie, ce qui était théorie était social-démocrate, très loin de nous.

— Si on peut caractériser ce centrisme, comment pourrait-on dire ?

P. F. : C'étaient des sociaux-démocrates de gauche. Ça n'avait rien à voir avec Guesde ou Jaurès. C'était un bouleversement complet.

— Sans tradition théorique ?

P. F. : Sans traditions théoriques. Nous avons pu avoir des discussions avec Zyromski. Je me souviens qu'au P.S. j'ai eu une controverse avec Dan, le menchevik. Ce n'était pas un type brillant, mais il connaissait le marxisme et on discutait sur une base théorique. En réalité, il a ressorti la théorie de la révolution par étapes et le capitalisme d'Etat. Avec Pivert, jamais ; il faut lire ses interventions dans les congrès socialistes.

— Leur attitude vis-à-vis du Front populaire ?

P. F. : Ils étaient pour, au début : le livre de Guérin est clair, c'est une apologie : Blum n'a pas utilisé les possibilités du Front populaire. Ils n'ont pas compris que le F.P. était un moyen d'endiguer le mouvement ouvrier.

— Front populaire : révolution manquée. Ils distinguaient le F.P. d'en haut et celui d'en bas.

P. F. : Il n'a pas compris et les gens du P.S.O.P. ne l'ont pas compris. Après la guerre, on a retrouvé les gens du P.S.O.P. dans tous les azimuts. Ça aussi, c'est une leçon : un courant qui n'est pas sorti, qui s'est effondré. Pivert a essayé, après la débâcle, il était au Mexique, il a envoyé une lettre à De Gaulle pour que les avions français aillent faire de la propagande sur les Allemands, une sorte de propagande anti-fasciste, je me suis marré.

Interview recueillie par E. ABRAHAMOVICI.

D'où vient le P.S.U. ?

Depuis sa création en 1960, le P.S.U. a constamment offert un double visage. D'un côté, c'étaient diverses variantes du réformisme illustrées le plus brillamment par Pierre Mendès-France. De l'autre, c'était l'insertion d'une part de ses militants dans les luttes de masse. La crise de 1968 a créé des bouleversements notables au sein du P.S.U. : elle n'a pas changé radicalement la nature du P.S.U. et son double visage.

C'est pourquoi il n'est pas inutile de rechercher quels sont les traits dominants qui donnent à l'expérience du P.S.U. de 1960 à 1972 sa cohérence et expliquent la part que ce parti a prise dans le cours de la lutte des classes de cette période.

1. Les origines

La création du P.S.U. en 1960 s'effectue deux années après l'un des échecs les plus considérables qu'a rencontrés le mouvement ouvrier : celui-ci a accepté sans combattre le coup d'Etat d'Alger et l'instauration de l'Etat fort qui est encore en vigueur quatorze ans plus tard. La défaite, c'est la confirmation de la dégénérescence de la social-démocratie embourbée dans sa collusion avec les fascistes de l'Algérie française. C'est aussi la croyance en la dégénérescence rapide du P.C.F. qui vient de supporter coup sur coup la déstalinisation de Khrouchtchev et un échec électoral retentissant, marqué par la perte de près d'un quart de ses électeurs.

La défaite sans combat, c'est par contre la préservation d'une classe ouvrière qui n'est en aucune façon décimée comme les prolétariats espagnol et allemand lors de l'instauration du fascisme. C'est pourquoi les centrales syndicales semblent moins embarquées dans le naufrage que le P.C.F. et la S.F.I.O.

Face à cette impuissance qui semble frapper les organi-